

Antoine

Mes couilles. (Un temps – lire comme *Ouais, c'est ça, et vas-y que je te crois, mes couilles oui !*). Mes couilles menacent. (Un temps) Comme l'orage. De me lâcher. Vengeance personnelle. Non, je vous mens : c'est le Bon Dieu qui m'a puni. Je ris. Non de ce que Dieu m'ait puni : c'est parce que je ris que Dieu me punit.

Je ris de cette blague – de cette blague tu ne riras point : une femme dormant toujours les jambes écartées, du genre à ronfler bouches béantes, son mari exaspéré en vint une nuit, après l'avoir maintes fois prévenue que ses organes intimes, trouvant toujours porte ouverte, finiraient par la quitter, son mari donc en vint une nuit à lui glisser entre les jambes des abats fraîchement rapportés de chez le boucher du quartier. Au matin, il feint de dormir, puis, s'éveillant, constate, ô stupeur, qu'entre les jambes de sa femme, plus de foie, ni coeur, ni rognons, seulement un mince filet de sang.

– Euh, tu as bien dormi, chérie ?

– Oui, très bien ; c'est juste le réveil qui a été un peu difficile : tu avais raison, tout s'était échappé. Heureusement, j'ai réussi à tout rentrer.

Ce jour-là donc, je vous le concède, je ris ; mal m'en prit. Car voilà qu'aujourd'hui mes couilles menacent d'aller s'écraser sur mes mocassins, du ketchup échappé d'un sandwich du haut d'un homme long comme un phare.

Pourtant jamais malheur ne frappe sans prévenir. J'aurais dû me méfier le jour où j'ai commencé à entendre parler le col de l'utérus de ma femme. C'était un signe, cette petite voix nasillarde montant de dessous les draps. D'habitude, ils étaient tous discrets là-dedans, je ne les entendais jamais, c'est ma femme qui m'en donnait des nouvelles.

Et puis un jour, plus rien, la voix s'est tue.

C'était après qu'on lui ait fait la totale, à ma femme. Qu'on lui a tout enlevé, quoi. Laurel et Hardy, l'utérus et son col.

Jamais entendu parler les ovaires. Des filles discrètes. Remarque, le gros non plus ne disait rien : il n'y

avait que le col, à s'exprimer. Probablement que c'est une bite qui lui avait appris. La mienne, peut-être, d'ailleurs. Avec ses vertus de pédagogue... Vu qu'à vivre à l'extérieur, les bites apprennent vite à parler. Classique, la situation du col et du copain derrière, et des copines reculées : plus on s'éloigne des côtes, plus on s'enfonce dans les terres, moins la civilisation a pénétré. On atteint les royaumes des taiseux.

J'ai lu... un Maupassant je crois, où un marin, à qui un bras avait été amputé, organisait des funérailles pour le membre coupé. Si je l'avais su plus tôt ! On aurait enterré les entrailles de ma femme ! Dans les moments de grand désespoir, elle aurait pu aller se recueillir sur leur tombe. Mais on ne savait pas... Personne n'a pensé à nous le dire... Les médecins ... encore moins que les autres ! Déjà qu'ils commencent juste à prendre en compte la douleur... Jusqu'à récemment on intervenait sur les bébés sans anesthésie, pensant qu'ils ne se souviendraient de rien.

En tout cas, pas question de refaire la même erreur avec mes couilles. Pour commencer, je leur parle plus souvent. Gudrun aussi, d'ailleurs – je sais que comme moi, elles ont un faible pour son petit accent. On fait des réunions de famille. On leur dit qu'un acte de solidarité avec feus nos ovaires – les boules étaient copines entre elles – nous ferait à tous plus de mal que de bien. Qu'on a commis des erreurs, Gudrun et moi, mais, voilà, on les reconnaît, et à défaut de pouvoir réparer, on aimerait bien ne pas les refaire. Je crois que mes couilles commencent à entendre raison. Les pauvrettes ... c'est vrai que ça leur fait tout drôle, de voir revenir ma bite du vagin de ma femme sans nouvelles. Rien. Le vide – ma bite n'a plus que ce mot-là à la bouche, et elle affole tout le monde avec. Je serais tenté de pratiquer la censure, comme tout gouvernement raisonnable. Leur faire le coup de Tchernobyl, quand ils n'ont pas voulu affoler la population. Mais je me méfie de la censure. Le vrai enfer est pavé de fausses bonnes intentions. Et puis, ma bite et mes couilles sont majeures après tout, quel droit aurais-je de les traiter comme des enfants ? Ce n'est pas que je croie que la vérité finit toujours par sortir. Non, je pense qu'il y a de vilains secrets bien gardés dans la tombe. Mais j'aurais du mal à faire douter ma bite de ses sensations : Laurel et elle, ils avaient l'habitude, quand on faisait l'amour, Gudi et moi, de se faire un petit coucou, voire un gros canard sur le nez, du temps où ma femme n'était pas creuse. Et ce que sait ma bite, il faut absolument qu'elle le répète à mes couilles : cette fille-là n'a aucune intériorité, aucun jardin secret, tout doit être partagé ! Et mes couilles le lui rendent bien : tout ce qu'elles apprennent en écoutant aux portes de mon pantalon, elles le lui rapportent. C'est vous dire à quel point j'ai parfois du mal à m'entendre. À m'entendre penser par exemple : ça parle toujours dans mon slip. Et gnagnagni et

gnagnagna et patati et patata, cancans ragots à n'en plus finir. Ma femme dit que chez elle, c'était pareil, sauf que c'était à l'intérieur, alors du coup c'était moins bruyant. Ça lui causait des vibrations tout de même. C'est dur pour elle, de s'habituer à ce ventre calme !

Enfin, toute cette parlotte, ça valait mieux que si personne n'avait osé s'exprimer... Et c'est vrai que mes couilles ont parlé très tôt. Je me souviens, leur premier mot a été Papa. J'étais si ému, vous pensez bien. Sauf qu'après je me suis rendu compte que c'est à ma bite qu'elles s'adressaient ! De même quand elles ont dit Maman pour la première fois, d'ailleurs. C'est le principe de l'oeuf qui éclot à côté d'une créature, voire d'un objet, qui n'est pas responsable de son existence : il n'empêche, le volatile sorti de l'oeuf prend pour ses parents la première présence rencontrée. Alors forcément, vu sa situation géographique, ma bite avait l'avantage...

Remarque, je n'aurais pas aimé que mes couilles appellent ma femme Maman.

Quant à ma mère Odile... !

Quelle tristesse que ce silence. Que mes bourses désemplissent définitivement et Gudrun et moi, on n'aura plus qu'à allumer la radio.